

—Madame m'a appelée dit-elle.

—Oui. Vous allez faire demander à madame la marquise si elle peut me recevoir et vous m'apporterez sa réponse.

La femme de chambre se retira.

Madame de Perny se mit à réfléchir de nouveau.

—A quoi pensez-vous ? lui demanda son fils.

—Je pense que si le marquis doit vivre encore quelque mois, il faut absolument le séparer de sa femme.

—Oui absolument.

—Et je me demande comment nous pourrions le décider à se laisser conduire en Algérie ou ailleurs.

—Sans que Mathilde l'accompagne.

—Tu le vois, ce n'est pas là la moindre des difficultés.

—Mais elle n'est pas au-dessus de votre habileté, fit Sosthène d'un ton flatteur ; je connais depuis longtemps les ressources de votre esprit ; votre intelligence saura triompher.

Madame de Perny eut un sourire qui prouva une fois de plus à son fils qu'elle n'était pas insensible à la flatterie.

A ce moment la femme de chambre revint.

—Madame la marquise était auprès de M. le marquis, dit-elle ; on l'a prévenue que vous désiriez la voir ; elle a répondu qu'elle serait à vous dans un instant et elle vous prie de l'attendre dans son petit salon.

—C'est bien, fit madame de Perny en se levant.

D'un signe elle congédia la femme de chambre.

—Pensez-vous avoir besoin de moi ? demanda Sosthène.

—Je ne sais pas, mais ta présence peut ne pas être inutile.

—Alors je vous suis.

—Viens.

Ils sortirent de la chambre et se dirigèrent vers l'appartement de la marquise.

Ils traversèrent une pièce où se trouvait Firmin, le vieux valet de chambre du marquis. Madame de Perny le salua d'un mouvement de tête amical.

—Elle a beau faire la gracieuse, se dit le vieux serviteur quand ils furent passés, elle ne me revient pas du tout et son fils encore moins. Ah ! si j'étais le maître ici pendant vingt-quatre heures seulement, il y aurait un bon coup de balai !

Madame de Perny et son fils entrèrent dans le boudoir de la marquise. Tout y était d'un goût exquis. M. de Coulange avait voulu que ce petit salon fût digne de la femme aimée à laquelle il le destinait. C'était un nid frais, coquet, charmant, avec des tentures de soie d'un bleu tendre, et tout à fait en harmonie avec la grâce, l'élégance et la beauté suave de la jeune marquise.

Madame de Perny avait à peine eu le temps de s'asseoir lorsque la marquise parut.

Sosthène était resté debout, un bras appuyé sur la tablette de la cheminée.

A la vue de son frère, qu'elle ne s'attendait pas à trouver avec sa mère, la jeune femme eut un sensation pénible et elle les regarda l'un après l'autre avec inquiétude. Son instinct lui faisait pressentir le nouveau malheur qui la menaçait.

Comme si elle eût été chez elle, madame de Perny invita sa fille à s'asseoir en lui désignant un fauteuil en face d'elle.

La marquise ne remarqua point que sa mère intervertissait les rôles. Elle s'assit tristement.

Madame de Perny eut l'air de se recueillir avant de commencer l'attaque. Elle sentait peser sur elle le regard de son fils, et ce regard impérieux lui disait :

—Pas de ménagements, pas de pitié !... Vous savez ce que j'attends de vous, vous savez ce que je veux !

La marquise était là, devant eux, tremblante et craintive comme une coupable en présence de ses juges. Hélas ! c'était la victime entre ses bourreaux !

V

L'IDÉE DE SOSTHÈNE.

Quand madame de Perny se décida à parler, son visage avait pris une expression de dureté presque cruelle.

—Je vous ai attendue, ma fille, dit-elle ; vous étiez, paraît-il, près de M. le marquis.

—Oui, ma mère.

—Ce n'est pas un reproche que je dois vous répéter que M. le marquis a surtout besoin de repos.

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes.

—Comment va-t-il ce matin ? reprit madame de Perny.

—Son état paraît être toujours le même ; pourtant, il croit qu'il va mieux.

Madame de Perny hocha la tête.

—Il est arrivé à un tel état d'épuisement, dit-elle, qu'il ne sent plus le mal.

—Oh ! ma mère, vous êtes sans pitié pour moi !

—Ma chère Mathilde, dit Sosthène, il faut que tu sois préparée à recevoir le coup qui t'attend ; si nous ne te montrions pas la situation telle qu'elle est, ce serait faiblesse de notre part.

La marquise poussa un profond soupir et cacha son visage dans ses mains.

—Votre frère ne veut pas dire que M. le marquis n'a plus que quelques jours à vivre, reprit madame de Perny, voyant que sa fille pleurait, mais vous savez comme nous qu'il est condamné, que tout espoir est perdu...

—Mais c'est l'espoir qui me soutient, répliqua douloureusement la jeune femme, qu'est-ce que cela vous fait de me le laisser ?

—Certes, je vous le laisserais volontiers, votre espoir insensé, s'il ne vous rendait aveugle au point de ne pas voir ce qu'il convient de faire pour sauvegarder vos intérêts.

La marquise garda le silence.

—V. tre mari vous a-t-il parlé de la visite que je lui a faite hier ? demanda madame de Perny.

Non. Alors vous ignorez que je l'ai engagé à faire son testament.

—Vous avez eu ce courage !

—Il faut bien qu'on fasse pour vous ce que vous n'avez pas la volonté de faire.

—Que vous a répondu mon mari, ma mère ?

—Ce que vous auriez obtenu, vous, m'a été refusé à moi.

—Non, ma mère, je n'aurais pas mieux réussi que vous, et vous me donnez raison de ne pas avoir cédé à vos instances. Je dois tout à mon mari ; je le connais, s'il jugeait qu'il me doit davantage que ce qu'il m'a déjà donné, il n'attendrait pas qu'on le lui demande.

—Ce sont là des sentiments qui font leur effet dans le langage des poètes, répliqua madame de Perny d'un ton railleur ; dans la vie réelle, ils sont bêtes !

Mais, continua-t-elle, nous sommes là, heureusement, Sosthène et moi, pour nous occuper de vos intérêts.

—Nous ne tenons plus à ce que ton mari te fasse sa légataire universelle, ajouta M. de Perny.

—Oui, reprit la mère, nous avons trouvé un autre moyen de vous conserver la fortune de M. de Coulange.

—Et de te rendre héritière de la duchesse de Chesnel-Tanguy, dit Sosthène.

La marquise les regarda en ouvrant de grands yeux où se peignaient la surprise et l'anxiété.

—D'abord, ma fille, reprit madame de Perny, il faut bien vous pénétrer que dans deux, trois, quatre ou cinq mois au plus vous serez veuve.

—Mais tu resteras riche, ma sœur ; les petits-cousins du marquis de Coulange ne viendront pas te chasser de cet hôtel.

—Je ne comprends pas, balbutia la marquise.

—Ma fille, dit madame de Perny en enveloppant la jeune femme d'un regard étrange qui la fit frissonner, vous êtes beaucoup trop désintéressée ; si vous êtes sans ambition, si vous n'avez aucun souci de votre avenir, vous devez, — c'est là votre devoir, — songer à l'avenir des vôtres, vous savez les pertes d'argent que j'ai faites ; je n'ai plus qu'une rente viagère, qui ne me donne pas même de quoi vivre, et votre frère ne possède absolument rien. Plus que jamais, vous devez vous rappeler aujourd'hui que c'est à Sosthène que vous devez votre brillante position. Si ce n'est pour vous, ma fille, pour votre frère et pour moi, vous n'avez pas le droit de laisser échapper de vos mains une fortune qu'il vous est facile de conserver.

Comme Sosthène vient de vous le dire, il n'est plus nécessaire que M. de Coulange fasse un testament en votre faveur.

Maintenant, ma fille, continua-t-elle d'un ton plein d'autorité, écoutez bien ce que je vais vous dire.

La marquise se sentit saisie d'une angoisse terrible et se tourna vers son frère comme pour l'implorer. Mais elle rencontra un regard froid et perçant qui la toucha au cœur comme une brûlure. Elle comprit qu'elle n'avait pas plus à espérer de lui que de sa mère.

—Ma fille, reprit madame de Perny, dont la voix avait pris un accent singulier, vous allez être mère.

La marquise se dressa comme si elle eût été poussée par un ressort.

—Mère ! moi, moi ! s'écria-t-elle affolée.

La jeune femme retomba sur son siège, incapable de prononcer un mot. La surprise l'émotion, tous les sentiments qui s'agitaient en elle la rendaient muette.

Madame de Perny continua.

—Aujourd'hui même nous annoncerons cette heureuse nouvelle à M. de Coulange et demain nous la ferons connaître à nos amis.

La marquise fut prise d'un tremblement convulsif, mais elle retrouva subitement la parole pour protester.

—Mais cela n'est pas, ma mère ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

(A suivre.)